

SANS SOUCI ET AVEC SOUCI

(Sur I Corinthiens VII, 29-35)

*(29) Je déclare donc ceci, frères, le temps a été cargué. Ce qui reste est afin que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas, (30) et ceux qui pleurent comme ne pleurant pas, et ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant pas, et ceux qui achètent comme ne possédant pas entièrement, (31), ceux qui usent du monde comme n'en usant pas entièrement. Car elle est en train de passer, la façon dont tient le monde.*

Tel une embarcation dont les voiles ont été repliées, le *temps* est immobile et même il est devenu incapable de bouger. Il existe encore, certes, mais comme le réceptacle d'activités qui se poursuivent sans qu'elles contribuent tant soit peu à une navigation qui a cessé et ne peut plus reprendre. Ces activités conservent leur valeur propre, puisqu'elles ne sont pas détruites, mais ceux qui s'y livrent ne peuvent pas se fier à elles. S'il *reste* donc quelque chose à faire cependant quand on s'engage en elles, c'est de se déprendre de la pensée qu'elles nous soutiennent, qu'elles nous font tenir. Car *elle est en train de passer, la façon dont tient le monde.*

Sous ce terme de *monde* Paul rassemble tout ce que nous pouvons faire dans le *temps*, et dans un *temps* désormais arrêté, réduit à un point : avoir des femmes, pleurer, se réjouir, acheter, bref, user du *monde*. Or, si nous ne devons rien attendre d'autre de toutes ces conditions et pratiques que leur accomplissement même, sans plus, c'est que le champ dans lequel elles prennent place est en train de disparaître. Ce champ ne recevait sa consistance, son aptitude à tenir, à retenir et à se tenir lui-même que du *temps* ou, plus exactement encore, du mouvement du *temps*. Ce qu'on nomme le *monde*, c'était le *temps* en mouvement. Le navire peut donc bien avoir à son bord un chargement considérable. S'il ne peut pas se déplacer, il n'est qu'une coque bien remplie. A peine mérite-t-il encore le nom d'embarcation. Le terme de *monde* désigne le contenant de nos faits et gestes mais ce vaisseau, comme on disait encore dans l'ancienne langue, est *en train de passer*, puisque sa fonction ne peut plus s'exercer, puisqu'il ne

peut plus mouvoir sa charge, parce que ses voiles ne sont plus déployées, exposées à la puissance du vent.

On découvre ainsi que les occupations que nous avons encore dans le *monde*, dans un *temps* qui bougeait, y recevaient leur prix de ce mouvement même du *temps* qui donnait au *monde* sa *façon* d'être et, si l'on ose dire, sa contenance, au lieu d'en faire seulement un contenant. Dès lors, il s'agit de savoir comment, après que le mouvement a été retiré, nous pourrions encore continuer à vivre dans le *temps* et dans le *monde*. *Nous* savons déjà que ce ne sera pas en désertant ces occupations. Mais suffit-il de s'y engager sans croire qu'elles nous poussent en avant, comme en des oeuvres inertes ? Il ne semble pas. En effet, si nous pouvons, voire si nous devons continuer à les assumer, sans céder à l'illusion de leur efficacité, devenue impossible, c'est parce que, même dans l'état présent, alors que le bateau n'avance plus et ne peut plus avancer, selon que nous serons avec ou *sans souci* nous avons de quoi prendre la relève des voiles repliées et de faire mieux encore qu'elles auraient pu faire.

*(32) Mais je veux que vous soyez sans souci. Le non marié se soucie des choses du Seigneur, comment il plaira au Seigneur. (33) Mais celui qui est marié se soucie des choses du monde, comment il plaira à la femme, (34) et il est partagé. Et la femme, la non mariée, aussi la vierge, se soucie des affaires du Seigneur, comment elle plaira au Seigneur, afin qu'elle soit sainte et de corps et d'esprit. Mais celle qui est mariée se soucie des choses du monde, comment elle plaira à l'homme.*

Paul veut que ses correspondants soient exempts du souci, même si celui-ci devait porter sur *les choses du Seigneur*. Pourquoi marque-t-il avec une telle insistance et, on va le voir, avec une telle précision, sa volonté de les rendre étrangers à tout *souci*, quel qu'il soit ?

C'est parce que le *souci* est en contradiction avec l'état présent du *monde* et du *temps*. En effet, en dépit de ce qu'on pourrait penser à une lecture superficielle, les recommandations que Paul vient de donner précédemment ne supposent pas une rupture à l'intérieur du *monde* et du *temps*, qu'il faudrait reconnaître et

dont il faudrait tenir compte, mais, au contraire, un état d'extrême liaison et de cohésion.

Ainsi, par exemple, il faut user du *monde comme n'en usant pas entièrement*, parce qu'un usage du *monde* qui prétendrait se suffire à lui-même ne répondrait pas à la situation dans laquelle se trouvent effectivement le *monde*, le *temps* et nous-mêmes. C'est un tel usage qui, pour le coup, introduirait une rupture là où se rencontre une parfaite unité. C'est pour cette raison que nous ne pouvons user du *monde* que « comme ne pas » et sans nous imaginer que son usage nous soutient. *Car elle est en train de passer la façon dont tient le monde*. Nous abandonner à la *façon dont tient le monde* serait ne pas reconnaître qu'elle va disparaissant, ajouter par notre conduite une fracture, et de façon illusoire, à l'absence, maintenant établie, de tout conflit possible entre deux régimes d'existence : ils ne sont plus deux, il n'y en a plus qu'un. Bref, nous serions *partagés*, alors que nous ne le sommes pas et, par conséquent, que nous n'avons pas à l'être.

Or, ce qui tracerait en nous une ligne de partage, une coupure, c'est notre souci. Celui-ci, par un côté, est inutile, il ne peut rien contre l'unité présente, actuellement réalisée, mais, par un autre côté, il peut nous faire estimer qu'elle n'est pas présente et n'a pas été réalisée. Partout où il s'introduit, il nous divise donc d'une division à la fois bien effective et tout à fait déplacée. Nous mettons en concurrence *les choses du seigneur* et *les choses du monde*, alors que celles-ci ne peuvent pas rivaliser avec les premières.

A partir de ces considérations fondamentales on voit mieux sans doute ce qui est en cause. Il ne s'agit pas d'induire à choisir de préférence la condition sociale du non mariage ou de la virginité mais de faire entendre ce que signifie la condition des *non mariés* et des *vierges*.. Celle-ci fait signe, en effet, vers une unité de notre existence que le mariage pourrait dissimuler ou que, pense-t-on, il briserait.

Cette unité de l'être est bien exprimée par Paul quand il écrit : *Et la femme, la non mariée, aussi la vierge, se soucie des affaires du seigneur, comment elle plaira au seigneur, afin qu'elle soit sainte et de corps et d'esprit*. Le propre, tout à fait singulier, du non mariage et de la virginité est énoncé à propos de la *non mariée* et de la *vierge*. Ces dernières ne se

contentent pas, lisons-nous, de *plaire au Seigneur*, et d'en avoir le souci, comme c'est le cas pour *l'homme*, pour le *non marié*. Ce qui demeure en elles de *souci* - mais en est-ce encore un ? - c'est de tendre à unifier leur être, à devenir *saintes de corps et d'esprit*, c'est-à-dire de rendre réel ce que nous sommes tous véritablement devenus. Car par là ces personnes rejoignent l'unité qui, désormais, affecte tout ce qui est encore dans le temps et dans le *monde*, depuis que le *temps a été cargué* et qu'est *en train de passer la façon dont tient le monde*. Ainsi, à la différence de l'homme qui, *marié* ou *non marié*, par son *souci*, pourrait faire croire que la division subsiste encore, parce qu'il la rencontre dans la réalité quotidienne de son emploi du temps - c'est de lui que Paul écrit : *et il est partagé !* -, la *femme*, la *non mariée*, aussi la *vierge* rappellent que l'unité est faite et, pour cela, tendent à la manifester par leur existence toute entière, jusque dans leur *corps* et leur *esprit*.

(35) *Cela*, c'est en vue de votre intérêt propre que *je le dis*, non afin que *je jette* sur vous un filet, mais en vue de la bonne façon de se tenir et de la bonne façon de s'attacher au Seigneur sans tiraillement.

L'intérêt des correspondants de Paul ne se distingue pas de leur liberté, puisque, si Paul cherchait autre chose que cette liberté en s'exprimant avec eux comme il le fait, ce ne pourrait être que pour les prendre dans un piège.

Quel est donc ce *filet* qu'il n'a pas l'intention de *jeter* sur eux?

Paul ferait d'eux des captifs s'il les trompait sur l'état du *temps* et du *monde*, s'il leur laissait croire qu'à force de *souci*, et donc en étant partagés entre les *choses du Seigneur* et les *choses du monde*, ils seront en accord avec la situation présente. Tout au contraire, ils réaliseront cet accord en poursuivant l'unité de leur existence, en devenant, comme ils le pourront, chacun à sa façon, *saints et de corps et d'esprits*, tels la *femme*, la *non mariée*, aussi la *vierge*. Alors ils honoreront en vérité la situation à laquelle nous appartenons tous.

Paul ne propose donc pas en exemple une condition de vie particulière, qu'il faudrait reproduire matériellement. Sinon, il

précipiterait de nouveau ses *frères* dans la culture du souci et chacun serait *partagé*. Il indique un type d'existence, non pas un modèle, il parle *de la bonne façon de se tenir et de la bonne façon de s'attacher au Seigneur sans tiraillement*. Or, cette *bonne façon* est proposée à tous, à *ceux qui ont des femmes*, à *ceux qui pleurent*, à *ceux qui se réjouissent*, à *ceux qui achètent*, à *ceux qui usent du monde*. Ils peuvent y atteindre sans quitter les engagements dans lesquels ils se trouvent : il suffit, négativement, qu'ils n'attendent pas de ces engagements ce qu'ils ne peuvent pas ou, plutôt, ne peuvent plus donner. Car il y a, pour chacun, une certaine tenue, un certain attachement *au Seigneur* qui délivre du *tiraillement* qu'apportent avec eux le *souci* et le *partage*.

Si cette tenue et cet attachement sont possibles, c'est parce que le *Seigneur* n'est pas comme une *femme* pour un *homme* ni comme un *homme* pour une *femme*. En définitive, il y a quelque inconvenance à faire de Lui l'objet de notre *souci*. Car alors on semble Le mettre en compétition, Lui, le *Seigneur*, avec un *homme* ou avec une *femme*, ce qui est impossible. En cela consiste sans doute la conviction secrète, jamais exprimée comme telle mais partout présente, qui anime ici la pensée de Paul.

Clamart, le 20 janvier 2006